

Il faut être deux

Jacques-Vincent DELACROIX

L'intérêt pour les nouvelles du XVIII^e siècle va croissant. Après les travaux de pionnier de René Godenne, Angus Martin, Jacqueline Hellgouarc'h et Henri Coulet¹ ont chacun présenté une anthologie de textes ressortissant à ce genre mal défini mais très populaire au siècle des Lumières. Des études comme celle de Katherine Astbury sur le conte moral ont été publiées, Michel Delon propose chez Desjonquères trois contes de Bastide dont il a donné *La Petite maison* en Folio. Au détour d'une lecture de varia², je suis tombée sur un petit texte de Delacroix³ dont A. Martin avait déjà repris *Le Danger des romans*. Je propose ici, sans prétention autre que d'offrir un plaisir de lecture à ceux qui n'ont pas à leur disposition des fonds comparables à ceux de la Bibliothèque municipale de Rouen, un conte paru dans *Le Spectateur françois pour servir de suite à celui de Monsieur Marivaux* et repris dans la *Peinture des mœurs du siècle, ou Lettres et discours sur différens sujets*, Amsterdam et Paris, Lejay, 1777 d'où je l'extrais⁴.

Le récit est démonstration de la phrase qui lui sert de titre, phrase qui revient à plusieurs reprises. Elle est suggérée à l'héroïne, Lucile, par les jeux innocents de deux petits paysans, un frère et une sœur. Le texte reprend toute une série de conventions comme l'accident de carrosse qui arrive ici au jeune homme. Celui-ci aura à son tour l'occasion de secourir la belle lors d'une excursion nocturne impromptue. Les personnages circulent dans un monde qui tient compte de réalités diverses. La gazette mondaine officieuse véhicule d'impalpables rumeurs de liaisons et de ruptures. À la différence de nombre de personnages de roman éthérés, Lucile et

¹ Voir ci-après le compte rendu proposé par Isabelle Guillot.

² [Delacroix, Jacques-Vincent], *Peinture des mœurs du siècle, ou Lettres et discours sur différens sujets*, Amsterdam et Paris, Lejay, 1777.

³ Jacques-Vincent Delacroix (parfois de Lacroix), correspondant de Voltaire, avocat et professeur de droit (Paris, 10 mai 1743 - Versailles 9 mars 1831). Polygraphe, il est aussi célèbre par ses facta juridiques et ses écrits politiques que par ses textes de fiction dont les plus courts ont été inclus dans le périodique qu'il a dirigé de 1770 à 1772 ou 1773. Voir à son propos les articles « Delacroix, Jacques » de Michel Gilot dans le *Dictionnaire des journalistes 1600-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, t. I, p. 280-282 et « Le Spectateur français 2 » de Jean Sgard, t. II, p. 1097-1099 du *Dictionnaire des journaux*, Paris, Universitas et Oxford, Voltaire Foundation, 1991.

⁴ XXII. *Discours*, p. 203-217.

ses hôtes « dévore[nt] » des repas. L'escapade hors du monde de la ville est provoquée par la lecture d'une brochure qui vante les mérites de la campagne. Elle ne dure que le temps pour les héros de trouver une raison de vivre. Valcour a pour projet de voyager en Italie. Lucile l'imagine allant « admirer et les superbes tableaux de Raphaël, et les horreurs du Vésuve » dans une mise en parallèle de deux sublimes différents, l'art et la nature, la sérénité et l'effroi. Lorsque parlant du volcan, elle le met en garde — « N'allez pas trop vous approcher de sa bouche enflammée » —, on découvre que le Valcour est déjà en train de lire sa destinée sur les lèvres de sa belle hôtesse et a abandonné toute velléité de tromper son ennui par un grand tour. Le voyage serait une fuite en avant rendue inutile par la complicité que se découvrent les deux jeunes gens. La nature peu sauvage de la propriété de Lucile y met du sien. L'orage gronde et permet à l'amant de séjourner auprès de la belle. La nuit étoilée l'attire dans le jardin où il l'attend.

Guère plus qu'un week-end aux champs, le séjour de Lucile et Valcour représente une parenthèse champêtre idéale pour réconcilier les citadins blasés avec les valeurs véritables ; la beauté de la nature reposerait des artifices du monde avec lesquels Lucile, lasse pourtant au début du conte, se réconcilie sans tarder ; quant à Valcour, abandonnant son projet de grand tour à peine entamé, il regagne Paris avec sa belle⁵.

Charmant et léger, le conte se permet quelques moments d'humour : les amants qui craignent la publicité sont interrompus par l'arrivée inopinée de connaissances de l'un et de l'autre. Celles-ci ont du mal à croire l'histoire qui leur est racontée d'un accident de carrosse et de ce qu'il faut bien appeler un coup de foudre. « Je veux aussi aller à ma campagne, dit une des amies de Lucile, qui était veuve depuis quelque temps[,] pourquoi un voyageur ne verserait-il pas aussi à ma porte ? » Puis voyant « un endroit où le gazon paraissait flétri », la jeune veuve s'écrie en riant : « *Serait-ce ici que le Voyageur aurait versé ?* » Le narrateur de dire ce que nous imaginions déjà : « C'était précisément la place où Lucile et Valcour s'étaient reposés la nuit dernière. » La morale, si morale il y a, est résumée dans une phrase à valeur de maxime : « Le hasard nous sert quelquefois bien heureusement ».

Catriona SETH

⁵ Le nom de Valcour sert plus tard à d'autres auteurs dont Lablée pour *Valcour et Pauline* et Sade pour *Aline et Valcour*.

Il faut être deux¹

Lucile, veuve à vingt-deux ans d'un époux triste et jaloux, goûtait depuis longtemps le charme de l'indépendance. Attachée à cette chaîne brillante que l'on nomme le grand monde, le plaisir volait à sa voix. Elle était riche et belle. Quelles raisons pour être environnée d'adorateurs ! Tous flattaient sa vanité, mais pas un d'eux n'intéressait son cœur : la triste indifférence flétrissait les jeux que l'opulence faisait naître.

Fatiguée de ne voir que des femmes dévorées de vapeurs, de petits Abbés ridiculement ennuyeux, des Officiers mécontents, elle s'écria dans un moment de vérité, ô la sottise que le monde ! Ses yeux s'arrêtèrent par hasard sur une brochure du jour. Le charme d'une agréable solitude y était heureusement peint. Je veux aussi le goûter, dit-elle, ce charme si vanté ; j'irai à ma campagne toute seule, je parcourrai mon parc ; mon esprit ne sera point troublé dans ces douces chimères : hélas ! souvent elles sont au-dessus de la réalité : je jouirai à mon aise du spectacle de la nature. Ici je suis partout renfermée dans des prisons ; si je vais au spectacle, je me trouve serrée dans une loge ; si je reste chez moi, des murs dorés arrêtent mes regards, mes glaces ne me répètent que les mêmes objets ; eh quels objets !...

Lucile était emportée dans ses désirs. Vite elle sonne ; ses gens accourent, elle ordonne que l'on mette ses chevaux à sa voiture ; elle y fait porter quelques livres. Ses femmes exécutent promptement ses ordres, la suivent : elle monte dans son carrosse et s'éloigne de Paris ; elle voudrait déjà être arrivée à sa petite campagne ; elle brûle de respirer l'air suave qui s'élève du sein des fleurs ; elle ne veut plus entendre que le bruit des sources jaillissantes ; elle découvre déjà les montagnes qui dominant sur de vastes plaines tapissées de verdure ; ses yeux suivent dans la prairie le gibier qui la parcourt dans crainte ; l'air retentit du chant de l'alouette, qui fuit et s'élève d'une aile légère : tous ces objets qui se succèdent, ravissent son âme. C'était peut-être la première fois que d'un œil attentif elle avait contemplé la nature ; elle voit, elle éprouve qu'on ne l'a point trompée. Déjà sur la pente d'un coteau elle aperçoit une maison ombragée d'arbres touffus ; son cœur palpite, c'est sa jolie retraite qui s'est offerte à ses regards ; ses chevaux d'un pas précipité la portent en un instant dans ce lieu charmant. À peine est-elle descendue de sa voiture, qu'elle vole à

¹ Ce conte qui a déjà paru, a fait assez de plaisir, pour que j'ose m'en avouer l'Auteur, et l'insérer dans cet Ouvrage (NdA).

son salon ; bientôt elle le quitte pour aller dans son jardin ; ses yeux enchantés sondent avec plaisir la profondeur des allées ; elle les parcourt d'un air libre et d'un pas léger ; elle est toute surprise de se voir seule sous ces épaisses charmilles que les rayons du jour ne peuvent pénétrer. Fatiguée de sa course, elle s'arrête sur une petite élévation. Un gazon, dont l'éclat de quelques fleurs coupe agréablement la verdure, l'invite à s'asseoir ; elle se repose sur ce tapis que la nature lui présente ; elle contemple longtemps, et la vaste étendue d'un ciel pur, et la terre que le Printemps a parée de ses fleurs ; le silence qui l'environne dispose son âme à une douce mélancolie ; mille idées confuses enveloppent son esprit. Étonnée de son trouble, elle fait quelques efforts pour le dissiper ; elle se lève, et traverse lentement les allées qu'elle avait parcourues si rapidement : la joie ne brille déjà plus dans ses yeux.

De retour dans son salon, on lui couvre sa table de mets auxquels elle touche à peine ; elle craint que l'ennui ne la ramène à la Ville. Quelle légèreté ! s'écrie-t-elle : quelle inconstance ! Ces plaisirs si doux que je me promettais, qui m'empêche de les goûter ? En disant cela, elle sort pour retourner à son jardin, elle aperçoit au loin deux enfants qui jouaient dans un champ ; une petite paysanne jetait de l'herbe à son frère qui la poursuivait et la faisait tomber. Je le vois, se dit Lucile en soupirant, *il faut être deux*. Elle rougit de cette réflexion, et poursuit sa promenade, le cœur pénétré, sans pouvoir démêler le sujet de sa mélancolie.

Le hasard conduisit ses pas dans une de ses avenues. Ses regards éteints par l'indifférence, n'étaient plus charmés du spectacle de la nature ; tous les objets lui paraissaient confus. Ensevelie dans une rêverie profonde, elle en fut arrachée par des clameurs qui vinrent frapper ses oreilles ; elle leva les yeux, elle aperçut une voiture renversée que des chevaux furieux emportaient, malgré les efforts du Postillon. Saisie, émue, elle appelle ses gens, qui volent au secours des Voyageurs. Elle s'approche ; heureusement les soupentes de la voiture s'étant rompues, la caisse se détacha, et celui qui était dedans ne fut point blessé. Lucile lui offrit sa maison pour retraite, en attendant que sa chaise fût raccommodée. Un homme d'une figure noble, d'une taille intéressante, touché de son honnêteté, accepta ses offres, et lui donna la main pour la ramener chez elle. Il badina avec esprit sur son accident, sur l'heureux hasard qui l'avait exposé à ses regards compatissant. Il dit à Lucile mille choses agréables, qui furent écoutées avec intérêt. Il admira la situation de sa petite maison ; il en

trouva les embellissements d'un goût exquis. Cependant le jour commençait à baisser ; Lucile voyait déjà avec inquiétude les approches de la nuit. Cet homme si aimable, si léger, qui oubliait près d'elle, et lui faisait oublier les heures qui s'écoulaient trop rapidement, elle ne pouvait pas le garder chez elle. Que dirait-on ? Le monde saisit et rassemble avec tant de plaisir toutes les apparences du mal ! Son esprit s'exerce si agréablement sur des soupçons ! Ce départ précipité et mystérieux, cette solitude rompue si à propos par un homme charmant, que de preuves pour des petites maîtresses, pour des hommes du jour ! Tout cela faisait craindre à Lucile de retenir son voyageur qui ne pensait plus ni à ses chevaux fougueux, ni à sa chaise brisée. Mais comment le renvoyer ? Le ciel semblait être pour lui ; il commençait à se charger de nuages épais ; des feux qui en éclairaient le sombre, faisaient croire en un orage ; bientôt le tonnerre fit entendre ses éclats effrayants. Lucile était tremblante ; son jeune Hôte la rassurait avec tant de grâces, il lui prouvait avec tant d'esprit que la foudre ne devait intimider que les coupables ; qu'une femme qui exerçait une hospitalité si généreuse, dont la maison était ouverte aux malheureux Voyageurs, ne devait point craindre le courroux du ciel. Hélas ! répondit Lucile, je crains bien que ce que vous louez comme une vertu, ne paraisse un crime aux yeux des hommes. Son aimable Hôte lui fit sentir combien des êtres aussi prompts dans leurs soupçons, si inconséquents dans leurs conjectures, méritaient peu d'égards. Lucile l'écouta, le combattit, et finit par se rendre. Elle lui fit préparer un lit dans un appartement fort éloigné du sien. Quelle distance pour l'Amour ! lui qui de ses ailes rapides franchit en un instant tous les intervalles.

Lucile, qui s'intéressait déjà beaucoup au sort du Voyageur dont elle enchaînait les pas, lui demanda s'il devait aller bien loin ? En partant de Paris, lui répondit-il, je me proposais d'aller en Italie, pour admirer cette belle contrée qui renferme tant de merveilles ; mais, ajouta-t-il, quand je parcourrais tout le globe, que verrais-je de plus intéressant que ce qui s'est offert à mes regards ? Ses yeux s'arrêtèrent aussitôt sur ceux de Lucile qui baissa les siens en rougissant. Tous deux gardèrent quelque temps le silence ; Lucile voulait le rompre ; mais son embarras trahissait son cœur. Eh bien, dit-elle, vous irez donc admirer et les superbes tableaux de Raphaël, et les horreurs du Vésuve. N'allez pas trop vous approcher de sa bouche enflammée. Il était pour moi si doux de rester, répliqua tendrement Valcour, (c'était le nom du Voyageur) pourquoi me ren-

voyez-vous si vite en Italie ? Mais, reprit Lucile, vous êtes bien libre de n'y pas aller. Libre !... Ah ! continua-t-il du ton le plus aimable, est-il possible de vous voir et de l'être encore ? Lucile détourna la tête, et sonna pour faire servir le souper. Elle fut pendant tout le repas d'un enjouement, d'une gaieté délicieuse. Valcour mettait moins de légèreté dans ses idées, mais plus de sentiment. Sa voix douce et pénétrante ajoutait encore aux charmes de ses expressions, et les rendait plus séduisantes.

Après le souper, Lucile engagea Valcour à se retirer de bonne heure dans son appartement, pour s'y reposer. Valcour la fixa tendrement, sans lui répondre. Un instant après, comme elle le pressait encore, il prit sur sa main un baiser, et s'éloigna d'elle en souriant. De tous ces riens, pas un seul n'échappait aux regards de Lucile, dont le cœur était encore plus ému que celui de Valcour. A peine fut-il parti, que mille idées vinrent charger son imagination. Tout l'intéressait dans sa nouvelle conquête, et son air noble et honnête, et la justesse de ses idées, et la sensibilité de son âme, et la douceur de sa voix, et l'heureux choix de ses expressions ; mais si elle pensait au hasard qui l'avait conduit chez elle, aux propos auxquels cette aventure si singulière exposerait sa réputation[,] elle frémissait. Lorsqu'elle abandonnait ensuite son esprit à l'affreuse pensée de voir disparaître pour des années, peut-être pour toujours, l'homme qui l'avait enchantée, alors son cœur se flétrissait, le sourire s'envolait de dessus ses lèvres, et ses yeux brillants se couvraient du nuage de la douleur.

Lucile passa dans son appartement, pour prendre du repos : un tendre souvenir, un sentiment inquiet, portèrent le trouble dans ses sens ; elle se leva pour respirer sur son balcon un air plus frais. L'orage était dissipé ; le ciel parsemé d'étoiles, brillait de l'éclat le plus pur ; la lumière entrecoupée par des arbrisseaux, formait sur le gazon des ombres inégales ; tout invitait à jouir de la fraîcheur de la nuit. Lucile fut tentée de descendre dans son jardin : elle résista longtemps à son désir, mais le désir l'entraîna ; elle se promena pendant quelques instants avec sécurité. Au détour d'une allée, elle entendit un bruit léger, elle s'arrêta toute tremblante ; l'instant d'après elle entrevit quelqu'un s'approcher ; elle voulut crier, mais la frayeur éteignit sa voix ; elle voulut faire quelques pas, mais ses genoux fléchirent sous elle ; elle se sentit aussitôt soutenue et doucement pressée ; elle revint et reconnut qu'elle était dans les bras de Valcour, qui faisait tous ses efforts pour la

rassurer. Elle lui fit des reproches de son imprudence. Il s'excusa si heureusement, il lui fit sentir avec tant d'art la cause de son insomnie, il lui demanda pardon d'un air si intéressant, qu'on lui sut gré de sa faute. Il s'assit près de Lucile, et dans le silence de la nuit, il osa lui parler de l'amour dont il éprouvait les agitations. Il lui peignit avec tant de grâce, et l'état de son cœur, et les charmes du bonheur auquel il aspirait ; il lui découvrit des desseins si purs, si honnêtes ; il se montra si tendre, si pressant ; il conjura sa chère maîtresse avec tant d'instance, qu'elle lui répondit en soupirant, et d'une voix basse : est-il bien vrai que vous m'aimiez ?... Les plus tendres caresses furent les preuves que Valcour donna à Lucile de son sincère attachement : il lui jura, en prenant le ciel à témoin, qu'il n'avait jamais aimé qu'elle ; que toutes les femmes ne lui avaient inspiré jusqu'alors, que le désir de l'instant : que cette indifférence avait fait naître en lui le dessein de voyager, jusqu'à ce qu'une femme belle et sensible, fixât ses pas errants... Hélas ! poursuivit Valcour, je n'osais espérer de le trouver, ce trésor précieux ! Un autre me le ravirait-il ? en parlant, Valcour couvrait de baisers la main de Lucile. Mais il n'est pas encore à vous, lui dit Lucile d'un air riant, ce trésor si précieux. En achevant, elle se leva pour se retirer : Valcour voulut l'arrêter, mais elle s'échappa de ses bras, et monta à son appartement, sans penser au danger qu'elle avait couru ; le cœur rempli de son amant, elle s'endormit dans l'espérance de le voir bientôt son époux.

Le lendemain, Valcour, qui ne voulait plus voyager, demanda à Lucile la permission de lui tenir compagnie : elle le refusa, mais son refus valait mieux qu'une invitation : Valcour resta, et tout occupé de ses projets, il pressa Lucile d'accélérer son bonheur. Quoi ! si vite, lui répondit-elle ? Mais à peine nous reconnâtrions-nous, si nous nous séparions. Eh puis, se marier à mon âge !... Elle sourit, fixa Valcour en rougissant : son teint animé par l'amour et le désir, était plus brillant que le tendre éclat de la rose. Pendant que Valcour insistait, que Lucile se défendait, on entendit le bruit d'un carrosse qui entra dans la cour ; deux femmes en descendent ; un Chevalier de Malte qui veut leur donner la main, peut à peine les suivre. Le salon retentit de leur voix : où est-elle cette belle solitaire ? Ah ! dit l'une, en apercevant Lucile et Valcour qui s'avancent, voilà qui est admirable ! Un rendez-vous dans les formes. Eh mais, ma bonne amie, nous avons oublié de demander si vous étiez visible. Je suis très visible, répond Lucile ; et fort discrète, réplique l'autre en l'embrassant. Le Chevalier de Malte qui re-

connaît Valcour, n'en peut croire ses yeux. Quoi ! s'écrie-t-il, sommes-nous en Italie ? Nous sommes bien mieux ici, lui répond-il ; il conte aussitôt à son ami son heureux accident. Pendant qu'il parle, les femmes l'examinent ; dans les transports de sa joie, il laisse entrevoir ses espérances. Je veux aussi aller à ma campagne, dit une des amies de Lucile, qui était veuve depuis quelque temps pourquoi un Voyageur ne verserait-il pas aussi à ma porte ? Le hasard nous sert quelquefois bien heureusement.

Après toutes ces petites agaceries qui furent bientôt épuisées, on se promena à l'entrée du Parc, en attendant l'heure du dîner. La jeune veuve ayant remarqué un endroit où le gazon paraissait flétri, s'écria en riant : *Serait-ce ici que le Voyageur aurait versé ?* C'était précisément la place où Lucile et Valcour s'étaient reposés la nuit dernière. Vous avez, lui dit Lucile, une imagination assez folle. Cette idée plaisante en fit naître mille plus extravagantes encore.

On vint dévorer le repas qui était servi. Lucile se disait tout bas, en fixant Valcour : Oui, *il faut être deux*. Les amants retournèrent le soir à la Ville, et l'Hymen, quelques jours après, serra les nœuds que l'Amour avait formés.